

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

LUNDI 19 MAI 2008

La prise de conscience de Duryodhana

La traversée par Duryodhana de la rivière de sang est sans doute l'épisode le plus émouvant du Mahābhārata de Sarala. Un des poèmes les plus puissants de l'éminent poète oriya Radhanath Ray, qui écrivait environ quatre cents ans après Sarala, a été inspiré par cet épisode.

Kṛpācārya s'était retiré des combats après avoir été défiguré par les flèches divines d'Arjuna et il ne restait plus de grands guerriers dans l'armée des Kaurava, si ce n'est Duryodhana lui-même. Il faisait déjà nuit, mais le combat n'avait pas cessé. Comme les deux armées combattaient dans le noir, elles tuaient aveuglément. L'obscurité avait effacé toute distinction entre ennemis et alliés. Si féroce était le combat, et les guerriers tombaient si nombreux, qu'une rivière de sang se forma sur le champ de bataille. Duryodhana ne s'en aperçut pas ; il se cachait sous le corps d'un éléphant mort. Bien après minuit, alors que l'armée victorieuse des Pāṇḍava se retirait vers son camp, il émergea de sa cachette et vit la rivière de sang. Il était désespéré ; il savait qu'il devait s'échapper du champ de bataille la nuit même, sous le couvert de l'obscurité, afin d'avoir le temps et l'énergie de planifier quelque stratégie. Mais, devant lui, il y avait une barrière ; cette profonde rivière de sang. Il aurait besoin d'aide pour la traverser.

Tandis qu'il regardait cette rivière avec désespoir, il se blâma lui-même et il blâma sa destinée, pour la détresse qu'il avait causée à lui-même, sa famille et ses amis. Ensuite, il vit un cadavre flottant vers lui, la face tournée vers le haut. Cela lui donna de l'espoir ; il pouvait s'en servir comme d'un radeau pour traverser la rivière. Il vit alors que c'était le corps de son frère Duḥśāsana. Il

pleura misérablement, se rappelant quel grand guerrier il avait été et tout ce qu'il avait fait pour lui. Il espéra que dans sa mort aussi, son frère pourrait lui servir de support et qu'il pourrait ainsi traverser la rivière. Mais, au moment où il s'assit sur le cadavre, celui-ci coula.

Ensuite il vit le corps de Karṇa qui brillait dans la rivière de sang comme un soleil levant. Il l'agrippa et pleura amèrement en retraçant la grandeur de son ami comme guerrier, son intérêt pour les pauvres, sa magnanimité et son désintéressement. Il avait satisfait Kṛṣṇa, qui était Nārāyaṇa lui-même, par son *dāna* (ses dons) – Nārāyaṇa qui n'était jamais satisfait, peu importe combien on lui donnait, comme l'écrit Sarala. Il se souvenait comment, pour lui, il avait abandonné ses propres frères et choisi de les combattre. Il pensa qu'il viendrait à son secours maintenant, comme il l'avait toujours fait. Mais, au moment où il s'assit sur le cadavre, celui-ci coula dans les profondeurs de la rivière de sang. .

Ensuite, il vit le corps de son oncle Śakuni. Il avait été son ministre, qui connaissait le passé et le futur. Il se souvint des nombreuses actions de Śakuni pour nuire aux Pāṇḍava ; entre autres donner des gâteaux empoisonnés à Bhīma, construire une maison en matériau inflammable pour les brûler vivants, défaire Yudhiṣṭhira dans la partie de dés par des moyens déloyaux et usurper son royaume, humilier Draupadī à la cour des Kaurava à la vue de tous. Il pensa qu'il pourrait faire confiance à son corps pour lui faire traverser la rivière. Il s'assit sur le corps, qui coula aussitôt.

Le temps passait, et il se désespérait. Alors, il vit passer un corps flottant devant lui, mais la face tournée vers le bas. Il était couvert de bijoux et, dans l'obscurité de la nuit, ce corps brillait comme la lune à son lever. Il pensa que ce pouvait être le corps d'une personne vertueuse, et qu'il pourrait le sauver. Quand il s'assit dessus, il ne sombra pas, et Duryodhana traversa la rivière.

Il se demandait à quel *mahātmā* (grande âme) appartenait ce corps qui lui avait procuré le salut. Il l'avait porté, lui et ses deux lourdes massues, alors que les corps de puissants guerriers, tels que Duḥśāsana, Karṇa, Droṇa, Śalya, Bhūriśravas et Śakuni, ne l'avaient pas pu. Il était plein de gratitude envers cet inconnu. Et, quand il eut tourné le corps pour voir sa figure, il reconnut le corps de son fils, Lakṣmana Kumāra. Qui d'autre aurait pu venir à son secours ? On dit que le fils sauve l'âme de son père de l'enfer, mais pour Duryodhana, c'est son fils mort qui le sauva d'un véritable enfer sur la terre.

Plus tôt cette nuit-là, alors que Lakṣmana Kumāra se battait vaillamment, Duryodhana lui avait demandé de quitter le champ de bataille, et de se sauver. Le jeune homme fut surpris ; ce que son père lui demandait de faire était

totale­ment inacceptable. Il le supplia de ne pas perdre courage, de rassembler ses forces et d'accepter le défi de l'ennemi. Mais son père insista ; il ne voulait pas qu'il meure ! Il était le seul jeune de la famille des Kaurava à survivre, et il ne devait pas mourir. Il quitta donc le champ de bataille, mais dans l'obscurité il mourut, frappé accidentellement par la massue de Bhīma. Sans que son père ne le sache, ni Bhīma, ni les autres Pāṇḍava.

Duryodhana fut inconsolable. Il se reprocha amèrement d'avoir été la cause de cette mort. Il se souvint combien c'était un fils vertueux et gentil, combien il avait bon cœur, combien il était aimé et admiré par le peuple d'Hastināpura. Il se souvint comment chaque jour, il faisait quelque chose pour soulager les souffrances de ceux qui étaient dans le besoin. Il se souvint comment lui et sa mère l'avaient supplié de ne pas laisser partir Kṛṣṇa de la cour des Kaurava. alors qu'il était humilié, et comment ils avaient insisté pour qu'il donne au moins deux villages aux Pāṇḍava. Il se souvint comment il avait rejeté leurs demandes, comment il avait juré de ne pas donner un pouce du royaume aux Pāṇḍava sans combat et combien les conséquences de cette décision avaient été terribles pour lui. « Maintenant, je donnerai aux Pāṇḍava la moitié du royaume » dit-il au corps sans vie, « lève-toi, mon fils, viens à la maison, ta mère t'attend » implora-t-il. C'était l'amour du père qui parlait, dans toute sa pureté ; sinon, dans sa conception des choses, il n'y avait aucune place pour un partage du royaume avec les Pāṇḍava !

Ceci dit, il faut noter qu'il n'y avait aucune recherche de vengeance dans ces paroles, et aucune expression de haine pour ses ennemis, comme si cela aurait été inopportun en cette occasion grave et sombre. Comme si le cher corps méritait un hommage non souillé par la violence. Si différent de la manière dont les Pāṇḍava avaient réagi à la mort d'Abhimanyu. Quand ils pleuraient la mort du vaillant jeune homme, ils avaient juré de prendre leur revanche, ils avaient demandé en criant le sang du meurtrier.

Il se faisait tard. Le malheureux père déchira une partie de ses vêtements et y plaça le corps de son fils. « Vie après vie, puisses-tu ne jamais avoir un père tel que moi, et puissè-je toujours avoir un fils tel que toi » ; en disant cela, il couvrit le corps de terre et s'en alla en hâte.

Oublions les deux approches ; « terrible-silence-entre-deux-roulements-de tonnerre » ou « soulagement-précédant-le-climax » . Dans la guerre, il doit y avoir un peu d'espace pour le deuil et la réflexion, et pour rendre hommage et exprimer de la gratitude à ceux qui sont morts sur le champ de bataille. On peut imaginer Sarala mettant cette idée en pratique d'une manière éminemment poignante et dramatique dans cet épisode de la rivière de sang. Pour le poète, le

temps pour tout cela se présente entre deux phases désastreuses de la guerre – une interruption causée par la chute d'un grand guerrier et d'une noble âme. Pour Duryodhana, l'occasion non seulement de pleurer son fils chéri, mais aussi de rendre hommage à tous ces grands guerriers qui étaient morts en combattant pour lui. Ce sera la dernière fois qu'il se souviendra d'eux tous. Ce sera aussi un temps pour réfléchir, pour réévaluer ce qu'il a fait, pour se souvenir des conseils qu'il n'a pas acceptés, pour réaliser combien son obstination a apporté la ruine à ses amis et à sa famille. Ce sera le moment pour lui d'assumer sa responsabilité.

Mis en ligne par B. N. PATNAIK
Le 19 Mai 2008